

La culture en héritage Entretien avec Marc Gervais

Pierre Barrette

Number 135, December 2007, January 2008

Bergman/Antonioni

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18974ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

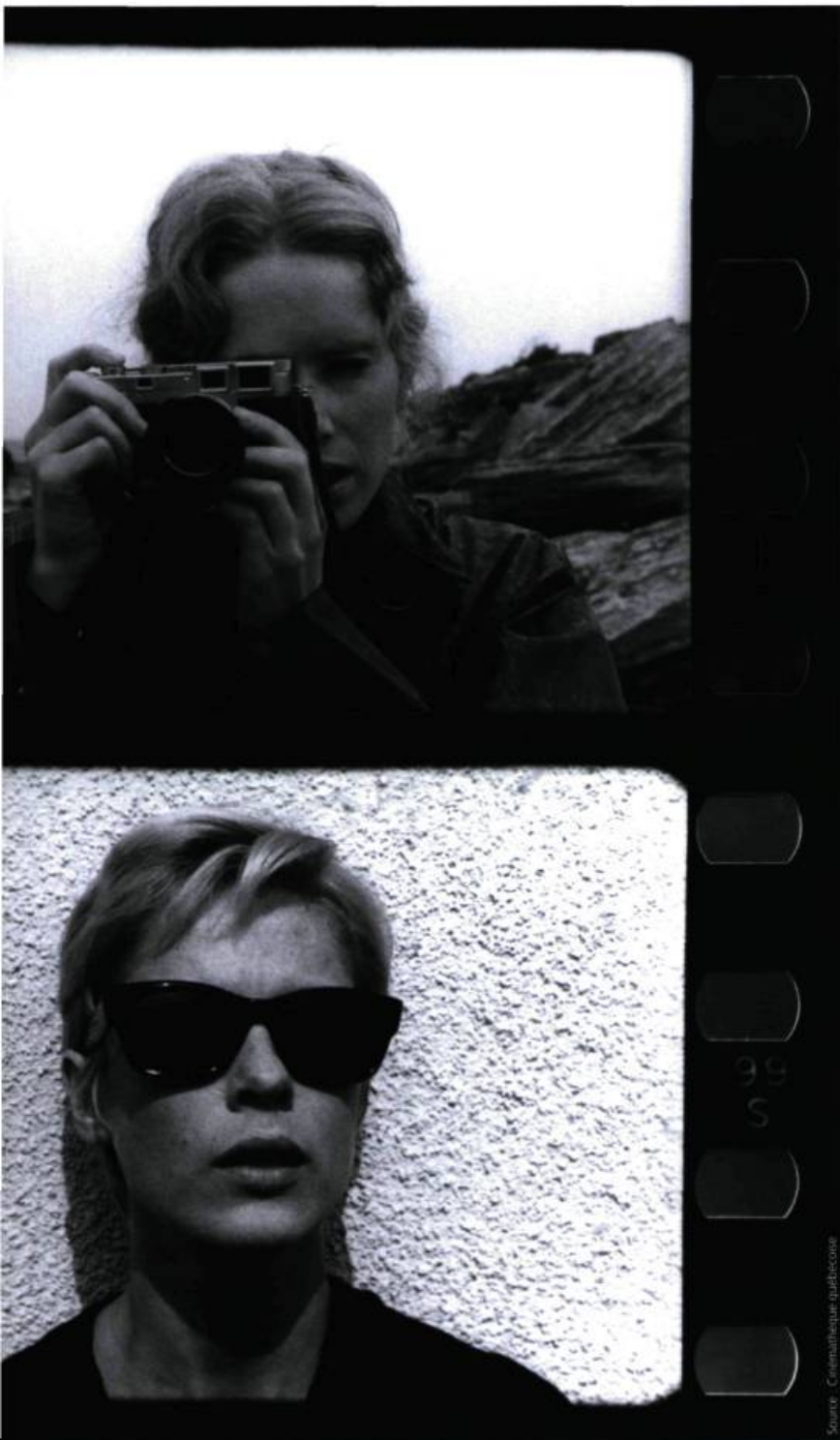
Cite this document

Barrette, P. (2007). La culture en héritage : entretien avec Marc Gervais. *24 images*, (135), 10–12.

La culture en héritage

Entretien avec Marc Gervais

propos recueillis par Pierre Barrette



Marc Gervais a enseigné l'histoire et l'esthétique du cinéma dans le programme de Communication Studies de l'Université Concordia à Montréal pendant près de 40 ans. Auteur d'une des premières thèses de doctorat sur le cinéma soutenues en Sorbonne (elle portait sur Godard), ce professeur charismatique, jésuite de son état, qui a aussi été critique et écrivain, a assisté à presque tous les festivals de Cannes depuis les années 1960 (le festival a d'ailleurs reconnu cette contribution exceptionnelle en 2000 par l'attribution d'un prix spécial), où il a côtoyé la plupart des grands auteurs de cinéma de la deuxième moitié du XX^e siècle, parmi lesquels Ingmar Bergman et Michelangelo Antonioni.

J'ai eu la chance entre 1984 et 1987 d'être l'étudiant de Marc Gervais, notamment dans un cours presque entièrement consacré aux films de Bergman et dans un autre sur le cinéma italien d'après-guerre, dans lesquels je me souviens d'avoir découvert comme une révélation, au sens plein du terme, les œuvres majeures des deux cinéastes décédés récemment. La source directe et inaltérée de ma propre cinéphilie se trouve donc exactement là, dans les cours passionnants de cet homme aujourd'hui âgé de 77 ans, qui a voué sa vie à Dieu et au cinéma, combinaison à la fois originale et forte qui teinte de façon très particulière le regard qu'il porte sur l'un et l'autre. Notre échange a porté sur la contribution de Bergman et d'Antonioni au patrimoine culturel mondial, mais aussi bien sur la pédagogie, la situation du cinéma d'auteur aujourd'hui et bien d'autres choses. En voici quelques traces.

Persona (1966)



Source : Cinémathèque québécoise

À travers le miroir (1961)

24 images : *La plupart des gens de ma génération (disons les 40-50 ans) qui s'intéressent de près au cinéma ont souvent l'impression d'être arrivés quelques années en retard et d'avoir en quelque sorte un peu manqué le bateau de ce que l'on appelle la grande période du cinéma d'auteur. Cela s'applique particulièrement bien à Bergman et à Antonioni, qui ont pratiquement cessé de tourner au début des années 1980. Il me semble que votre situation est aux antipodes de la mienne.*

Marc Gervais : Je peux dire pour ma part que je suis arrivé exactement au bon moment, durant une période d'effervescence, de créativité, d'abondance unique dans l'histoire du septième art. J'ai vraiment commencé à aimer le cinéma alors que j'étudiais au Collège Sainte-Marie, où on organisait un excellent ciné-club. J'ai découvert là bien des cinéastes importants, dans un contexte qui stimulait la réflexion et nous encourageait à considérer les films autrement que comme un simple divertissement. Je crois qu'à l'époque (au début des années 1950), le cinéma – entendu comme un art sérieux – existait surtout dans des lieux comme ceux-là, de façon un peu marginale, et certainement en partie pour cette raison, j'ai d'abord étudié le théâtre. Puis il fut décidé au Collège Loyola – alors entièrement dirigé par les Jésuites, et qui deviendra l'une des composantes de l'Université Concordia – de mettre sur pied un département de communication, un des premiers en Amérique. C'est dans ce contexte que je suis allé à Paris pour faire mon doctorat et me spécialiser en études cinématographiques.

24 images : *C'est là, je crois, que vous avez découvert Bergman.*

M.G. : Si mon souvenir est exact, j'avais déjà vu quelques années auparavant, à Washington, *Le septième sceau*, qui fut pour moi une révélation, le choc initial. Tout un monde s'est ouvert alors.

C'est assez difficile à expliquer, mais je crois que j'ai compris grâce à ce film tout ce que le cinéma pouvait faire. Le cinéma accédait à la maturité, il devenait clair dans mon esprit qu'un film permettait de dire autant qu'un traité de philosophie, qu'une pièce de théâtre, qu'un roman. Mais c'est à Paris durant les années 1960, puis au Conservatoire d'art cinématographique de Montréal par la suite, que j'ai parfait mon éducation cinéphilique.

24 images : *Vous avez quand même décidé de faire votre thèse sur Jean-Luc Godard, qui n'est pas votre cinéaste favori, si je me souviens bien.*

M.G. : J'imagine que c'aurait été plus logique de m'intéresser à Bergman, ou à Dreyer, ou au cinéma italien. Mais ces cinéastes-là, en particulier Bergman, je les comprends d'instinct, viscéralement : le combat du bien et du mal, les doutes du croyant devant le silence de Dieu, le destin de l'homme, c'est un peu mon affaire (*rires*) alors que Godard, je ne le comprenais pas. Je percevais très bien son importance, mais je ne saisisais pas cette obstination à déconstruire, cette espèce d'attaque contre le sens... On étudie les choses qui nous échappent, pas celles que l'on saisit d'emblée.

24 images : *Mais il m'apparaît également vrai d'affirmer que Bergman et Antonioni, chacun à sa façon, sont aussi des cinéastes opaques : leurs films ne se laissent pas déchiffrer si facilement. J'ai en tête mon premier visionnement de *L'avventura*, et l'état d'extrême perplexité dans lequel il m'avait laissé. Même sentiment devant *Persona* ; pour moi, à 20 ans, ces films constituaient de véritables énigmes, comme vous devant les films de Godard ; j'ai voulu percer leur mystère, et c'est cela qui m'a engagé sur la voie des études cinématographiques.*

M.G. : Ce n'est pas une question de complexité ou de limpidité, mais de sensibilité. Je m'accorde facilement à la sensibilité d'un Bergman qui, malgré tout, conserve une manière assez classique de mettre en scène, ou à la sensibilité d'un Antonioni, qui sait si bien enrober ses mystères de beauté. Chez Godard, cela se passe sur le plan du langage lui-même, peut-être est-ce cela qui me dérange. Mais cette opacité, n'est-ce pas là justement sa modernité? Ces films ouvrent un dialogue avec la culture et le monde moderne, ils présentent un point de vue différent sur la réalité, comme les impressionnistes, puis les cubistes l'ont fait dans le domaine de la peinture.

C'est aussi leur grandeur que de révéler cette angoisse propre à l'homme contemporain. Chez Bergman, même en l'absence de la foi, Dieu est dans chaque image, la religion omniprésente, le combat de l'homme avec le néant présenté comme un lutte essentiellement spirituelle. Son père était pasteur, et cela paraît même dans ses films plus « légers ». Chez Antonioni, plus rien de cela, plus de trace du combat : on est déjà dans l'après, dans un monde littéralement déserté par Dieu, et que les hommes ne savent plus habiter. Ils cherchent un sens mais ne le trouvent pas. La réponse d'Antonioni est une réponse d'esthète, peut-être le plus grand des esthètes contemporains ; elle se trouve dans la manière même dont l'art interroge notre réalité. Ses films sont somptueux et en même temps si arides, un monde sans Dieu, mais où persiste la beauté.

24 images : *Vous avez enseigné ces deux auteurs pendant près de 40 ans ; lequel diriez-vous avait l'impact le plus fort sur les étudiants ?*

M.G. : Je réponds Bergman, sans aucune hésitation. Je crois que pour vraiment comprendre et apprécier ces deux auteurs, il faut avoir vécu un peu. Il s'agit de deux œuvres difficiles d'accès lorsqu'on les aborde sans référence autre que le cinéma hollywoodien, ce qui est le cas de beaucoup d'étudiants qui commencent leurs études universitaires, surtout de nos jours. Mais le questionnement qui se trouve au cœur de l'œuvre de Bergman les interpelle, ils sont touchés par l'intensité des films avant de l'être par leur sens. Antonioni aborde les choses très différemment, avec cette sorte de distance un peu froide, et puis il mêle toujours les cartes, alors les étudiants se sentent un peu laissés à eux-mêmes. Mais là aussi il s'agit d'une question de sensibilité.

24 images : *Je me souviens de vos cours comme d'une expérience certes très riche, mais aussi assez exigeante. Nous regardions deux à trois films le mercredi soir dans une salle de projection, et l'on se retrouvait ensuite le jeudi pendant un cours de trois heures sur les œuvres visionnées la veille. La plupart des films étaient en langue étrangère et sous-titrés ; je me souviens même de films sans bande sonore... J'enseigne dans un cégep et aussi à l'université, et je me verrais assez mal exiger des étudiants une présence de six à huit heures en classe chaque semaine.*

M.G. : Ce n'est plus possible, et cela pour diverses raisons. Pour ma part, je suis assez vieux jeu et je crois à l'importance du film comme événement. L'héritage des ciné-clubs, c'est l'idée de faire du film un happening ouvert à la réflexion. La vidéocassette et le DVD ont l'immense avantage de rendre visibles une masse de films autrement invisibles, mais en même temps ils ont tué cette manière de regarder les œuvres. Ensuite, il y a toute la notion d'auteur, largement discrédité à notre époque. Aujourd'hui, avec l'influence des *cultural studies*, surtout dans l'univers universitaire anglo-saxon où j'ai exercé mon métier, seules les lectures politique,



Une monographie consacrée à Bergman

Il est des livres dont on dit, de manière parfois un peu sentencieuse, qu'ils sont l'œuvre d'une vie ; la monographie qu'a consacrée en 1999 Marc Gervais au cinéma de Bergman fait certainement

partie de ceux-là, et pour plus d'une raison. Dès le choc initial causé par découverte du *Septième sceau* jusqu'à l'orée du troisième millénaire, Gervais n'a jamais cessé de revenir inlassablement sur les films du maître, les redécouvrant chaque fois qu'il les enseignait, ajoutant à la connaissance intime et profonde d'un corpus pourtant constitué d'une quarantaine de films. Plus qu'aucun autre livre sur l'œuvre du Suédois, *Ingmar Bergman, Magician and Prophet* reflète cet aller-retour entre les films et l'enseignement, entre les films et la vie, donnant à voir moins une lecture savante du travail du cinéaste – ce qu'il est aussi – qu'un dialogue engageant et lucide avec celui-ci. Préfacé par Liv Ullmann, qui est une amie de longue date de Marc Gervais, le livre se développe en deux parties : dans la première, qui est aussi la plus consistante, l'auteur s'arrête sur chacun des films de Bergman, optant pour une présentation chronologique qui découpe en autant de chapitres les périodes significatives de sa carrière ; dans la seconde partie, Gervais se penche longuement sur ce qu'il nomme ses moments Bergman préférés, avec le dessein de donner une réponse à la question : Qu'est-ce qui fait la magie des films du grand cinéaste ? Une série de très belles photographies, soigneusement tirées de photographes des films, complète l'ouvrage. – **P.B.**

Marc Gervais, *Ingmar Bergman, Magician and Prophet*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999, 275 p.

idéologique, féministe des films semblent valables ou même possibles. Bergman et Antonioni dans ce contexte seraient dépouillés de ce qui fait leur force pour être réduits à l'état de symptôme politique. Troisièmement, c'est tout notre rapport au cinéma d'auteur qui a changé. En tout cas, ni le cinéma ni la cinéphilie ne se pratiquent comme avant.

24 images : *Dans ce contexte, quel serait l'héritage laissé par Bergman et Antonioni aux générations futures ?*

M.G. : C'est l'héritage de la culture. Ce sont des artistes modernes qui ont accepté d'entrer en résonance avec un certain patrimoine occidental, chacun à sa façon. Ils ont offert au monde une façon d'envisager le réel qui est un enrichissement de ce réel. Libre à nous dès lors de saisir la chance d'engager avec eux un dialogue par lequel on profite un peu de cet enrichissement. Et puis, pour moi, il y a une terrible coïncidence du fait qu'ils soient morts tous les deux presque en même temps ; impossible de ne pas y voir le signe que cette grande époque est désormais bel et bien close. Peut-être suis-je un brin nostalgique, mais qui sont les grands auteurs aujourd'hui ? Je vois bien Woody Allen, je vois peut-être surtout Clint Eastwood. Mais ils ont mon âge... Alors...